

Des chagrins songeons à nous défaire ;
Il vient un temps où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,

Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits :
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais !

FIN DE LA PASTORALE COMIQUE.



Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

SCÈNE III.



GEORGE DANDIN

OU LE MARI CONFONDU

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1668.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.
ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, et fille de
M. de Sotenville.
M. DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard,
père d'Angélique.
MADAME DE SOTENVILLE.
CLITANDRE, amant d'Angélique.
CLAUDINE, suivante d'Angélique.
LUBIN, paysan servant Clitandre.
COLIN, valet de George Dandin.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES

GEORGE DANDIN.
BERGERS, dansants, déguisés en valets de fête.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMÈNE, } bergères chantantes.
CHLORIS, }
TIRCIS, berger chantant, amant de Climène.
PHILÈNE, berger chantant, amant de Chloris.
UNE BERGRÈ.
BATELIERS, dansants.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.

CHŒURS DE BERGERS, chantants.
BERGERS ET BERGÈRES, dansants.
UN SATYRE, chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS, chantant.
CHŒUR DE SUIVANTS DE BACCHUS, chantants.
CHŒUR DE SUIVANTS DE L'AMOUR, chantants.
UN BERGER, chantant.
SUIVANTS DE BACCHUS et BACCHANTES, chan-
tants.
SUIVANTS DE L'AMOUR, dansants.

La scène est devant la maison de George Dandin, à la campagne.



Madame, je vous prie de me pardonner. — ACTE III, SCÈNE XIV.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, BERGERS déguisés en valets de fête, BERGERS jouant
de la flûte.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Quatre bergers, déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers
jouant de la flûte, entrent en dansant, et obligent George Dandin de danser avec
eux.

George Dandin, mal satisfait de son mariage, et n'ayant l'esprit rempli que de

fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers, avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCÈNE II.

CLIMÈNE, CHLORIS.

L'autre jour d'Annette
J'entendis la voix
Qui sur sa musette
Chantait dans nos bois :
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisants !
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CHLORIS.

La jeune Lisette
Au même moment
Sur le ton d'Annette
Reprit tendrement :
Amour, si sous ton empire
Je souffre de maux cuisants,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

SCÈNE III.

TIRCIS, PHILÈNE, CLIMÈNE, CHLORIS.

CHLORIS.

Laissez-nous en repos, Philène.

CLIMÈNE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Ah ! belle inhumaine,

Daigne un moment m'écouter.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Mais que me veux-tu conter ?

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Que d'une flamme immortelle

Mon cœur brûle sous tes loix !

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle,

Tu me l'as dit mille fois.

PHILÈNE, à Chloris.

Quoi ! veux-tu toute ma vie

Que j'aime et n'obtienne rien ?

CHLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie ;

N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS, à Climène.

Le ciel me force à l'hommage

Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMÈNE.

C'est au ciel, puisqu'il t'engage,

À te payer de tes soins.

PHILÈNE, à Chloris.

C'est par ton mérite extrême

Que tu captives mes vœux.

CHLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,

Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Je me plains dans cette vue.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILÈNE.

Ah ! belle Climène !

TIRCIS.

Ah ! belle Chloris !

PHILÈNE, à Climène.

Rends-la pour moi plus humaine.

TIRCIS, à Chloris.

Dompte pour moi ses mépris.

CLIMÈNE, à Chloris.

Sois sensible à l'amour que te porte Philène.

CHLORIS, à Climène.

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMÈNE, à Chloris.

Si tu veux me donner ton exemple, bergère.
Peut-être je le recevrai.

CHLORIS, à Climène.

Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMÈNE ET CHLORIS ENSEMBLE.

Adieu, bergère.

CLIMÈNE, à Philène.

Attends un favorable sort.

CHLORIS, à Tircis.

Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remède.

PHILÈNE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS ET PHILÈNE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels dégoûts,

Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES DANDIN.

Ah ! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire ! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne ; c'est une chose considérable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne point s'y froter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes ; c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en franche et bonne paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas acheté la qualité de son mari. George Dandin ! George Dandin ! vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN (à part, voyant sortir Lubin de chez lui). Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN (à part, apercevant George Dandin). Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN (à part). Il ne me connaît pas.

LUBIN (à part). Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN (à part). Ouais ! Il a grand-peine à saluer.

LUBIN (à part). J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN. Bonjour.

LUBIN. Serviteur.

GEORGE DANDIN. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUBIN. Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN. Eh ! dites-moi donc un peu, si l'on vous plaît : vous venez de là-dedans ?

LUBIN. Chut !

GEORGE DANDIN. Comment ?

LUBIN. Paix !

GEORGE DANDIN. Quoi donc ?

LUBIN. Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN. Pourquoi ?

LUBIN. Mon Dieu ! parce que vous n'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN. Mais encore ?

LUBIN. Doucement ; j'ai peur qu'on nous écoute.

GEORGE DANDIN. Point, point.

LUBIN. C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

SCÈNE IV.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE. Qu'est-ce, mon gendre ? vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN. Aussi en ai-je du sujet, et...

M^{me} DE SOTENVILLE. Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

GEORGE DANDIN. Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête ; et...

M^{me} DE SOTENVILLE. Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN. Comment ?

M^{me} DE SOTENVILLE. Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire madame ?

GEORGE DANDIN. Parbleu ! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

M^{me} DE SOTENVILLE. Il a y fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, si l'on vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

M. DE SOTENVILLE. C'en est assez, m'amour ; laissons cela.

M^{me} DE SOTENVILLE. Mon Dieu ! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démoder jamais d'un pouce de mes prétentions ; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN. Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

M. DE SOTENVILLE. Doucement, mon gendre ; apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court.

GEORGE DANDIN. Eh bien, monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE. Tout beau : apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN. J'enrage ! comment ! ma femme n'est pas ma femme ?

M^{me} DE SOTENVILLE. Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN (à part). Ah ! George Dandin, où l'es-tu fourré ! (Haut.) Eh ! de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. (A part.) Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! (A M. de Sotenville.) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE. Et la raison, mon gendre ?

M^{me} DE SOTENVILLE. Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

GEORGE DANDIN. Et quels avantages, madame ? puisque madame y a. L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière ?

M. DE SOTENVILLE. Ne comblez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

M^{me} DE SOTENVILLE. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue ; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilhommes ?

GEORGE DANDIN. Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilhommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE. Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

M^{me} DE SOTENVILLE. Tout beau : prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette ; et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles que la chasteté aux femelles.

M^{me} DE SOTENVILLE. Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

GEORGE DANDIN. Oui.

LUBIN. Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vit, et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN. Je n'ai garde.

LUBIN. Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN. C'est bien fait.

LUBIN. Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN. Fort bien.

LUBIN. Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN. Sans doute.

LUBIN. On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN. Le mieux du monde.

LUBIN. Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gêneriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN. Assurément. Eh ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN. C'est le seigneur de notre pays, M. le vicomte de chose... Point ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là : M. Cl... Clitandre.

GEORGE DANDIN. Est-ce ce jeune homme qui demeure... ?

LUBIN. Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN (à part). C'est pour cela que, depuis peu, ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avais bon nez, sans doute, et son voisinage m'avait donné quelque soupçon.

LUBIN. Têtu ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, qu'à je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN. Eh bien ! avez-vous fait votre message ?

LUBIN. Oui ; j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN (à part). Ah ! coquine de servante !

LUBIN. Morgue ! cette Claudine-là est tout à fait jolie ; elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN. Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce M. le courtisan ?

LUBIN. Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela : qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle ; et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN. Ah ! pendarde de femme !

LUBIN. Têtu ! cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance ; voilà ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalouse. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN. Cela est vrai.

LUBIN. Adieu. Bouche cousue, au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN. Oui, oui.

LUBIN. Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

SCÈNE III.

GEORGE DANDIN.

Eh bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pièces sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari la liberté du ressentiment ; et, si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudees franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.